



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2011

Sport et société / Animals and the American  
Imagination

---

# Des esclaves et des bêtes : fables de la sauvagerie en Amérique dans *Letters from an American Farmer*, de St John de Crèvecoeur

Agnès Derail-Imbert

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5576>

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

AFEA

### Référence électronique

Agnès Derail-Imbert, « Des esclaves et des bêtes : fables de la sauvagerie en Amérique dans *Letters from an American Farmer*, de St John de Crèvecoeur », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 15 mai 2012, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5576>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Des esclaves et des bêtes : fables de la sauvagerie en Amérique dans *Letters from an American Farmer*, de St John de Crèvecoeur

Agnès Derail-Imbert

---

- <sup>1</sup> Par sa dédicace à l'abbé Raynal, St John de Crèvecoeur et son fermier-narrateur, James, revendiquent ostensiblement pour l'édition anglaise de *Letters from an American Farmer*, une consanguinité intellectuelle (« intellectual consanguinity », Crèvecoeur, 1997, 8) avec un esprit des Lumières, homme de lettres et savant français, qui devait être le prophète des Révolutions américaine et française et qui fut l'un des grands précurseurs de la lutte contre le colonialisme et l'esclavage<sup>1</sup>. Adressées à un lecteur fictif, aristocrate européen, *Letters* fait l'apologie d'une liberté américaine : le « système de félicité » (« system of felicity », 25) dont jouit le cultivateur, tel que le définit l'épistolier de Crèvecoeur, repose, dans la droite ligne de l'agrarianisme jeffersonien, sur la libre propriété de la terre cultivée, posée comme un droit naturel. Ce système de gouvernement, propre à l'Amérique britannique des « colonies du milieu », a la vertu de soustraire le fermier du Nouveau Monde à la servitude des masses paysannes européennes que le narrateur déclare être « un esclavage pire que celui de nos nègres », (24). L'exposé de ce contrat social américain, que forme l'ensemble des douze lettres, laissant délibérément de côté l'histoire des communautés civiles et des institutions, est largement dominé par le modèle épistémologique de l'histoire naturelle. L'*Homo americanus* que James tente de définir est un nouveau spécimen humain, façonné par le climat et le sol où il a été transplanté et se régénère au même titre que les espèces animales et les plantes, autochtones ou importées, développent des caractères particuliers et prospèrent en s'acclimatant. Ainsi, dans les premières lettres, la description de la faune locale permet souvent de soutenir un propos physiocratique fondant l'utopie agrarienne dans une nature où les espèces animales – abeilles, pigeons ou frelons – constituent des phalanges ou des républiques, dans et entre lesquelles la compétition meurtrière n'est certes pas absente, mais qui n'en demeurent pas moins

présentées comme des modèles pour les sociétés humaines qu'il faudrait construire, à l'instar des colonies animales, selon un principe de coopération et de sympathie naturelle. Qu'ils soient sauvages ou domestiques, les animaux dont le fermier décrit les mœurs servent non seulement d'exemples à un peuplement harmonieux dans le contexte américain, mais ils participent aussi à l'autonomie du cultivateur qui les utilise pour sa subsistance. Les animaux font ainsi partie de l'économie domestique telle qu'elle se développe dans les terres en voie de colonisation. Travaillant librement, telles les abeilles, traités avec humanité et équité, tel le bétail de la ferme, allégorisés dans des fables politiques, les animaux américains, qui contribuent à l'affranchissement du cultivateur, sont convoqués par un discours naturaliste qui tente de fonder en nature le mythe de la liberté américaine.

- 2 Après une séquence de lettres où la démarche descriptive continue de prévaloir pour faire l'apologie des mœurs à Nantucket<sup>2</sup>, l'optimisme du discours naturaliste vient radicalement s'obscurcir à la neuvième lettre qui fait le récit d'un voyage dans la Caroline, où le fermier découvre comment l'opulence délétère des colonies du Sud n'est que la face claire des horreurs de l'esclavage. L'essai se prolonge par une méditation mélancolique sur le mal dans le monde, une suite d'interrogations angoissées sur l'histoire chaotique des civilisations et se clôt sur la description tragique d'un esclave supplicié, dévoré vif par des oiseaux de proie. Cette scène de terreur plonge le fermier dans l'affliction et le silence au point qu'il semble envisager de mettre un terme à l'échange épistolaire. Ce n'est qu'à la faveur d'un retour à l'exposé d'histoire naturelle que la correspondance reprend son cours. Le sujet de la lettre X, « On Snakes ; and on the Humming-Bird », qui se propose de décrire des espèces autochtones, s'avère pourtant aussi périlleux que la scène de l'esclave torturé : la méthode naturaliste ne suffit plus à dissimuler une nature bien moins « républicaine » que celle des sociétés d'abeilles de la lettre II qui triomphaient, dans une fable politique heureuse, de la tyrannie du « king-bird » (*Tyrannus*), comme les colons américains échappent à la tyrannie monarchique. Les colibris et les serpents qui hantent la lettre X donnent un relief saisissant à l'assujettissement qui règne entre les espèces animales et au sein de chacune. Le texte se conclut sur le récit, plein de sauvagerie et de fureur, d'un combat entre deux grands reptiles, qui se solde par la victoire du « serpent noir » dont la couleur ne manque pas de tisser un rapport oblique avec la question de l'esclavage. La contiguïté des deux lettres, leurs résonances thématiques et lexicales pourraient suggérer que l'esclavage, loin d'être contre-nature, n'est qu'une horreur naturelle parmi bien d'autres. Une telle conclusion, qui scellerait la ruine de l'utopie pastorale, n'est bien sûr jamais explicitée par un fermier qui se déclare « naïf » et prétend s'en tenir à la simple relation des faits naturels. La lettre suivante, pourtant, peut être lue comme une manœuvre stratégique qui vise à défaire le lien suspect entre nature et esclavage. Changeant de narrateur, la lettre XI raconte le séjour d'un aristocrate russe dans la propriété de John Bertram, botaniste et fermier de Pennsylvanie. Vue à travers le regard neuf du voyageur arrivant d'une Russie marquée par l'obscurantisme et le servage, la ferme de Bertram, distante des turpitudes et servitudes du Sud, restaure les valeurs américaines de bonheur, de travail, d'harmonie avec la nature, que promettaient les premières lettres. Le personnage de Bertram, forgé d'après le John Bartram<sup>3</sup> réel, père de la botanique américaine, contribue pour beaucoup à la refondation du contrat social américain dans l'ordre et le droit naturels : s'employant avec ferveur et industrie à l'étude et à la préservation des espèces naturelles, Bartram/

Bertram est aussi un Quaker pacifique, qui, se conformant à l'abolitionnisme prôné par la Société des Amis, a affranchi ses esclaves.

- 3 En s'appuyant en particulier sur la lettre II et sur la séquence des lettres IX, X, et XI, cette étude se propose de mettre en lumière les tensions politiques et esthétiques que fait lever la difficile articulation d'une pensée de la nature à celle d'un contrat social mettant fin aux servitudes. Le surgissement de la violence animale au cœur du jardin américain compromet à coup sûr le projet politique des *Lettres* qui visait à établir une différence radicale entre l'Europe et l'Amérique. Au mieux, la lutte pour la survie, de règle dans le monde animal, finit par « naturaliser » l'esclavage comme une forme particulière de violence, qui, au sein de l'espèce humaine, apparaît comme un mal nécessaire à la préservation de certains groupes. En dernier ressort, cet essai voudrait suggérer que le mal en Amérique, qu'il s'agisse de l'esclavage dans les sociétés humaines ou de la lutte meurtrière dans le monde animal, s'il anéantit le programme éthico-politique d'un bon gouvernement naturel, offre à l'homme de lettres le privilège d'une puissante esthétique autochtone, capable de subjuguier le lecteur du Vieux Monde et de retourner la relation d'allégeance qui faisait de l'épistolier américain le vassal de son destinataire européen.

## Le bon voisinage des bêtes

- 4 Contemporain des *Notes on the State of Virginia* de Jefferson, *Letters from an American Farmer*, publié pour la première fois à Londres en 1782, à la veille du Traité de Versailles de 1783, est avant tout une peinture de l'Amérique coloniale perdue, celle d'avant 1776, par un fermier de Pennsylvanie, James, colon américain de la troisième génération, qui s'adresse à un lecteur européen<sup>4</sup>, imaginé sur le modèle des commanditaires (*patrons*) qui collectent des données d'histoire naturelle par l'intermédiaire de correspondants (*clients*) dans le Nouveau Monde. Les lettres décrivent le bonheur de la vie rurale en Amérique dans une société idéale que va bientôt détruire l'agitation révolutionnaire contraignant le cultivateur à abandonner sa ferme et à chercher refuge, avec sa famille, dans les terres sauvages de l'Ouest au sein d'une tribu indienne.
- 5 L'éloge d'un nouveau spécimen humain – l'homme américain – défini dans son rapport au milieu naturel, a fait de *Letters* un document canonique de l'identité américaine, une des premières expressions littéraires de la conscience nationale<sup>5</sup> (Stone, 1963). Ce n'est pas le moindre paradoxe de l'histoire culturelle que de donner comme l'un des pères fondateurs des lettres américaines, un aristocrate né et mort en France, qui a fui la révolution à cause de ses penchants tory. Les lettres sont composées alors que leur auteur est déjà persécuté sur le sol américain, soupçonné de sympathies duplices, à la fois par les patriotes et par les loyalistes<sup>6</sup>. Le texte qui célèbre la vie dans le paradis agricole de l'Amérique coloniale est publié lorsque le rêve a tourné au cauchemar, que la ferme de Crèvecoeur a été incendiée et qu'il a choisi de se réfugier, non en terre indienne comme James, mais en Europe. *Letters*, il importe de le rappeler, est donc une fiction d'autobiographie : le fermier James n'est pas l'aristocrate émigré Crèvecoeur. Les années à la ferme, qui suivent celles où l'aventurier, le militaire, le cartographe que fut Crèvecoeur avant d'acheter sa propriété dans l'État de New York, sont à la fois celles où il apprend à devenir cultivateur et celles où il devient homme de lettres. La recension naturaliste des espèces et des coutumes propres au Nouveau Monde, est donc d'emblée, et de façon très retorse, prise dans le jeu d'une *romance*, à travers une construction littéraire de soi par l'écriture de cette vie idéalisée.

- 6 L'un des ressorts rhétoriques de cette écriture tient aux ressources de la démarche naturaliste<sup>7</sup>. On peut y reconnaître les grands traits de la pensée jeffersonienne et en particulier une semblable articulation entre l'histoire naturelle et l'histoire des groupes humains, de leurs coutumes et de leur organisation politique. *Letters* dépeint une société égalitaire de petits propriétaires terriens (« free-holders ») qui possèdent librement la terre assurant leur autonomie. Comme le dit la lettre III, la « race » américaine est entièrement produite par le lieu, la nature et l'environnement, c'est-à-dire par la possibilité d'un enracinement nouveau, d'une transplantation qui contient la promesse d'une régénération. L'Américain est un Européen, acclimaté et régénéré, dont la vie s'épanouit enfin grâce à une nature propice :

Urged by a variety of motives, here they [the poor of Europe] came. Every thing has tended to regenerate them. New laws, a new mode of living, a new social system. Here they are become men. In Europe they were as so many useless plants, wanting vegetative mould, and refreshing showers. They withered, and were mowed down by want, hunger, and war; but now by the power of transplantation, like all other plants they have taken root and flourished!(42-43)

- 7 Ce motif de la régénération se situe dans le droit fil de la controverse du Nouveau Monde qui oppose Jefferson aux tenants d'une dégénérescence des espèces animales et humaines en Amérique<sup>8</sup>. L'intérêt pour le vivant et son étude joue un rôle quasi polémique dans la structure de *Notes on the State of Virginia* : la vie en société n'étant qu'un mode propre à certaines espèces animales, dont l'*Homo sapiens*, l'histoire naturelle précède et explique l'histoire politique et celle des peuplements, que seuls rendent opportuns le climat, le sol et le milieu. Pour défendre la viabilité de l'Amérique comme nation, Jefferson s'emploie, comme on sait, à réfuter Buffon, qui avait promu la thèse de la « dégénération » en dressant des tables de concordance rapprochant des espèces animales américaines et européennes : il faisait ainsi apparaître des animaux de moindre taille, démontrant l'infériorité de la vie en Amérique<sup>9</sup>. Si les *Lettres* de Crèveœur font peu de cas des critères de mesure, l'observation de la vie animale participe largement de l'effort de fonder le contrat libéral dans un ordre naturel favorable au développement de la vie. Le fermier James, contrairement à Jefferson ou au Bertram de la lettre XI, ne saurait certes s'exprimer en tant que savant américain mais il porte le témoignage d'un simple cultivateur qui observe la vie des bêtes à la ferme ou dans les bois alentour. L'observation demeure naturaliste, c'est-à-dire empirique et descriptive, mais elle est tout de même filtrée par une conscience subjective, qui ne se prive pas de sélectionner les anecdotes relatées, et dont les émotions, la sensibilité et l'imagination se montrent affectées par les choses observées, et en premier lieu, les bêtes du voisinage. Ce n'est pas un hasard si la lettre II, qui inaugure l'apologétique de la vie en Amérique, s'intéresse d'abord aux animaux environnants, dont la fonction narrative est avant tout d'installer pour le lecteur le décor vivant qui produit et inspire la société parfaite des cultivateurs libres : si le fermier américain se doit d'être en symbiose avec le sol qui garantit sa liberté distinctive, il lui faut alors se dépeindre attentif à la vie de la faune, qu'il s'agisse des insectes et des oiseaux sauvages ou des bêtes de somme de la ferme. Peu importe s'il ne maîtrise pas, comme Jefferson ou Bartram, le langage universel et savant de la classification linnéenne, dès lors que son rapport aux bêtes est l'occasion de faire la preuve du raffinement et de l'intensité de sentiments non moins universels, suscités par le lien au local. Le discours ne recule pas devant une certaine mièvrerie, calculée, peut-on supposer, pour s'accorder à la simplicité rustique du narrateur : que James mange un œuf et il ne manquera pas d'avoir une pensée émue pour la poule ou le coq qui aurait pu en

éclore ! Et de louer la sagacité, le courage ou la fidélité des volailles de sa basse-cour dont les animaux humains qui se targuent vainement d'être doués de raison feraient bien de suivre l'exemple. L'art de construire les nids, le soin porté à la progéniture, le chant sublime de la grive ou la parade d'amour du rouge-gorge attestent en toutes circonstances la perfection morale et esthétique de l'instinct qui préside à l'économie de la création animale (« brute creation », 35), dont l'homme serait bien avisé de s'instruire. Avec cette économie parfaite, le fermier toutefois collabore ou interagit, qu'il offre l'hospitalité de sa grange pour épargner aux oiseaux les rigueurs du gel, qu'il rétablisse par la force l'ordre dans l'étable, lorsque les plus forts oppressent les plus faibles, qu'il abatte un « king-bird » (qui se dit en français « tyran » !) parce qu'il terrorise une colonie d'abeilles, quitte à lui ouvrir la panse pour sauver les insectes avalés vivants. Car le monde animal, dont les merveilles font l'étonnement du fermier, n'est pas exempt de passions violentes, comme le montre l'épisode des abeilles ou celui du moineau qui expulse l'hirondelle de son nid. Le fermier n'en fait pas mystère, qui, sans crainte de se contredire, avoue s'étonner tout autant que rien n'existe qui n'ait son ennemi : « I am astonished to see that nothing exists but what has its enemy » (28). L'homme, par son savoir supérieur, se sent investi de la mission de maintenir un équilibre qui respecte l'intégrité des espèces ou des individus. La lettre II présente le monde animal exclusivement dans une relation de coopération bienveillante avec l'homme – une coopération forcément inégalitaire, dans laquelle le fermier, loin d'être un observateur passif, exerce envers les animaux un arbitrage neutre mais surplombant et coercitif, semblable à celui de la loi qui assure la régulation des collectivités humaines. Le narrateur ne dissimule pas non plus que les animaux voisins ou de passage sont aussi le gibier dont il se nourrit. Il y a certes le miel de ses abeilles, dont il loue le travail libre (« It is in freedom that they work », 32) mais aussi les pigeons sauvages que les cultivateurs capturent en abondance en utilisant comme appât un individu de la même espèce, aveuglé<sup>10</sup>, attaché à une longue corde, et dont les cris attirent ses congénères dans un filet. La critique a peu prêté attention à cet étrange moment de la lettre II où se mêlent des spéculations de type naturaliste sur la provenance géographique de ces vastes nuées de pigeons migrateurs, et une relation des pratiques de la chasse locale qui s'accompagne d'un parler spécifique : l'animal aveugle qui sert de leurre, et dont chaque fermier détient un spécimen suspendu dans une cage près de sa porte, est désigné par l'expression vernaculaire de « tame wild pigeon », (35). Ce bref épisode est le seul de la deuxième lettre où l'action de l'homme ne consiste pas à protéger une espèce animale contre une autre, mais asservit certains individus dans le but d'en tuer un grand nombre d'autres destinés à assurer sa subsistance, qu'ils soient consommés directement ou vendus sur le marché. L'appellation idiomatique et locale de « tame wild pigeon » ne pourrait de fait se traduire dans la langue savante du système de Linné : elle désigne en réalité une espèce qui n'a pas d'existence à l'état naturel et qui est moins le produit d'une domestication de longue durée que du pur et simple asservissement d'une nature dont il faut conserver, tout en la maîtrisant, le caractère sauvage. Le bel oxymore « tame wild » en dit long sur le conflit à l'œuvre dans *Letters*, où la deuxième épître rend déjà manifeste la nécessité de garder captives certaines espèces dont l'asservissement assure le bien-être et l'indépendance des hommes. Il ne s'agit pour l'heure que d'encager et d'aveugler des pigeons sauvages. Mais l'écriture naturaliste, l'observation des faits et le récit des mœurs animales et humaines dans un milieu donné vont bientôt mettre au jour de semblables pratiques au sein de l'espèce humaine, celle même dont la troisième lettre (« What is an American ? ») proclame le glorieux avènement sur le sol américain.

## Bêtes humaines

- 8 La lettre IX (« On slavery ») fait le récit d'un voyage de James dans la Caroline à Charles Town. Le début du texte décrit la douceur du climat et la richesse de la population. Pourtant la situation géographique, propice à la vie et au bien-être, engendre, sous les mêmes latitudes, l'horreur de l'esclavage qui est une coutume accordée aux usages locaux et à l'économie de la plantation. Le tableau idyllique d'une nature favorable est ruiné par le scandale de l'esclavage qui lance le narrateur dans une suite de considérations mélancoliques, inspirées de Raynal, où la foi en une nature bonne vacille : d'une part, loin d'être bénéfique à la vie humaine, elle lui est hostile en bien des régions du globe, et même sous des latitudes tempérées et favorables, elle ne peut suffire au bonheur car elle a planté en l'homme une volonté de domination qui le pousse à détruire ou à asservir ses semblables. Même quand la clémence du climat incite à la paix, « le poison de l'esclavage, la fureur du despotisme et la rage de la superstition se liguent contre l'homme » (161). De l'esclavage en Amérique, comme institution particulière, le texte passe alors à une acception beaucoup plus large du terme qui vient en fait désigner toutes les formes de servitude et d'oppression qui découlent du despotisme ou de l'exercice d'un pouvoir sans limites. Sans le gloser, le narrateur se borne à faire le constat d'un paradoxe cruel selon lequel, là où s'exerce la folie de la tyrannie, la fertilité du sol et la profusion de la nature sont invariablement le signe d'une plus grande misère humaine :

[T]hough surrounded with the spontaneous riches of nature, though her kindest favours seem to be shed on those beautiful regions with the most profuse hand, yet there in general we find the most wretched people in the world. Almost every where, liberty, so natural to mankind, is refused, or rather enjoyed but by their tyrants; the word *slave* is the appellation of every rank, who adore, as a divinity, a being worse than themselves; subject to every caprice, and to every lawless rage which unrestrained power can give. Tears are shed, perpetual groans are heard, where only the accents of peace, alacrity, and gratitude, should resound. There the very delirium of tyranny tramples on the best gifts of nature, and sports with the fate, the happiness, the lives of millions: there the extreme fertility of the ground always indicates the extreme misery of the inhabitants. (162)

- 9 Il est assez remarquable que le texte n'explicite pas le lien entre la munificence de la nature d'une part, et le couple tyrannie/servitude de l'autre. On est tenté de le suppléer cependant en considérant que la tyrannie requiert une organisation abstraite par laquelle le despote, ou tout autre groupe oligarchique se rendent capables de confisquer le fruit du travail des autres. Plus la terre est source de richesse, plus elle aiguise l'appétit de conquête et d'accaparement. Cette appropriation ne se fonde plus sur le travail libre de quelques arpents qui assurent la survie, mais sur des constructions juridiques abstraites qui la garantissent par des jeux de hiérarchie et d'écriture, dont les règles arbitraires sont fixées par une classe de parasites, les hommes de loi (les *lawyers*) et par un légalisme proliférant<sup>11</sup> qui justifie la propriété, la grande propriété terrienne, travaillée par une main d'œuvre servile, pour la jouissance de quelques possédants oisifs :

Every where one part of the human species are taught the art of shedding the blood of the other, of setting fire to their dwellings; of levelling the works of their industry: half of the existence of nations regularly employed in destroying other nations. What little political felicity is to be met with here and there, has cost oceans of blood to purchase; as if good was never to be the portion of unhappy man. Republics, kingdoms, monarchies, founded either on fraud or successful violence,

increase by pursuing the steps of the same policy, until they are destroyed, in their turn, either by the influence of their own crimes, or by more successful but equally criminal enemies. (162)

- 10 Ces constructions abstraites, produites frauduleusement par le droit et par la violence ne sont autres que les monarchies, les royaumes, les empires, mais aussi les républiques et *in fine* les nations. Ce n'est donc pas tant l'esclavage *américain* qui afflige le planteur que la servitude imposée par la formation d'un groupe qui se rend fictivement propriétaire de la terre. La classe des planteurs de la Caroline n'est qu'un exemple parmi d'autres. Au fil de l'essai, les considérations affligées sur le sort odieux des esclaves dans les plantations (que James oppose au bon traitement des esclaves vernaculaires en Pennsylvanie), ont laissé place à une réflexion philosophique sur l'hostilité foncière de la nature, qui pousse les hommes à s'entredétruire et les livre à une servitude quasi naturelle, en dépit de leur aspiration native à la liberté. Le paradoxe final sur lequel s'achève cette méditation lugubre conclut que, si partout les hommes sont voués à la destruction, c'est dans les sociétés civilisées que le mal de cette servitude naturelle prend sa pire forme. Dans l'état de nature, les hommes s'entredévorent pour leur survie, mais dans la civilisation, ils s'affament les uns les autres pour accroître un espace vital et le peupler en vue de constituer des royaumes, c'est-à-dire au nom de modèles politiques abstraits qui justifient la conquête et l'asservissement. Ce que nous appelons « civilisation » n'est rien d'autre qu'un état de nature hobbesien, où l'homme est un loup pour l'homme : « Man, an animal of prey, seems to have rapine and the love of bloodshed implanted in his heart » (159).
- 11 Directement juxtaposé à ce constat amer et désespéré, le récit fameux de l'esclave supplicié est offert au destinataire comme la scène traumatique qui aurait causé les tristes réflexions précédentes. Certes, mais comme on l'a vu, au fil de ces pensées, l'esclavage en Amérique est devenu seulement un cas particulier d'une condition humaine vouée par nature à la servitude. Ainsi, la scène d'horreur n'est peut-être que l'illustration, particulièrement frappante dans son atrocité, de l'extrême violence que génèrent les sociétés prétendument civilisées, en l'occurrence la société riche et raffinée des planteurs de la Caroline :

[...] horrid to think and painful to repeat, I perceived a negro, suspended in the cage, and left there to expire! I shudder when I recollect that the birds had already picked out his eyes; his cheek bones were bare; his arms had been attacked in several places, and his body seemed covered with a multitude of wounds. From the edges of the hollow sockets, and from the lacerations with which he was disfigured, the blood slowly dropped, and tinged the ground beneath. No sooner were the birds flown, than swarms of insects covered the whole body of this unfortunate wretch, eager to feed on his mangled flesh and to drink his blood. I found myself suddenly arrested by the power of affright and terror; my nerves were convulsed; I trembled, I stood motionless, involuntarily contemplating the fate of this negro in all its dismal latitude. The living spectre, though deprived of his eyes, could still distinctly hear, and in his uncouth dialect begged me to give him some water to allay his thirst. Humanity herself would have recoiled back with horror; she would have balanced whether to lessen such reliefless distress, or mercifully with one blow to end this dreadful scene of agonizing torture. Had I had a ball in my gun, I certainly should have dispatched him; but, finding myself unable to perform so kind an office, I sought, though trembling, to relieve him as well as I could. A shell ready fixed to a pole, which had been used by some negroes, presented itself to me; filled it with water, and with trembling hands I guided it to the quivering lips of the wretched sufferer. Urged by the irresistible power of thirst, he endeavoured to meet it, as he instinctively guessed its approach by the noise it made in passing through the bars of the cage. "Tankè, you whitè man, tankè you, putè somè poi'son



and givè me.” “How long have you been hanging there?” I asked him. “Two days, and me no die; the birds, the birds; aaah me!”. Oppressed with the reflections which this shocking spectacle afforded me, I mustered strength enough to walk away, and soon reached the house at which I intended to dine. There I heard that the reason for this slave being thus punished, was on account of his having killed the overseer of the plantation. They told me that the laws of self-preservation rendered such executions necessary; and supported the doctrine of slavery with the arguments generally made use of to justify the practice; with the repetition of which I shall not trouble you at present. Adieu. (164-65)

- 12 Si le texte n'épargne pas au lecteur les détails atroces du supplice, le corps encagé, dévoré vivant par les rapaces et les insectes, les yeux arrachés, le sang qui s'écoule sur le sol, il fait une large part aussi à l'impact de la scène sur le spectateur : tremblant, frappé d'horreur, impuissant et médusé, le fermier est contraint d'assister, au cœur de ces bois plaisants où il collectait des spécimens de plantes locales, à la perversion brutale du modèle pastoral : le sang de l'homme qui devait vivre en travaillant la terre, se déverse désormais sur le sol dont il est coupé, tandis que sa chair est offerte en pâture aux bêtes de proie. Or cette perversion affecte jusqu'à la raison de l'observateur (« my nerves were convulsed ») et menace en retour son humanité, comme si la déshumanisation du Noir contaminait le Blanc. Ce motif de la contamination, de la propagation du mal, déjà présent dans le reste de la lettre à travers la métaphore figée du « poison de l'esclavage », le récit du supplice le littéralise maintenant puisque l'esclave demande au Blanc d'abrégier ses souffrances, non en le tuant d'une balle de son fusil, mais en versant du poison dans l'eau qu'il lui donne, comme si le seul remède au poison de l'esclavage était encore une antidote octroyée par le Blanc pour mettre fin, non à la servitude, mais à la vie même de l'esclave. Notons au passage le caractère assez improbable, au plan narratif, de la requête : pourquoi le Noir supposerait-il que l'homme blanc, qui traverse les bois, s'est muni de poison ? La supplique de l'esclave qui meurt de ce que le texte appelle le « poison de l'esclavage » fait circuler ce poison dont il imagine maintenant que le Blanc pourrait le détenir en sa possession. Littérialisée, la figure fait passer le poison *réel* du côté du Blanc, qui, du reste, ne trouve assez de force que pour tourner les talons et fuir ce spectacle. Retenons aussi l'insistance sur les oiseaux, les insectes (déjà rencontrés dans le contexte bénin de la lettre II), la laceration des chairs, la fascination pétrifiée du Blanc dont le regard ne peut se détacher des orbites énucléées et sanguinolentes du Noir, qui rappellent, dans une amplification tragique, l'aveuglement des « tame wild pigeons ». Ces motifs vont revenir, dans un traitement bien différent, à la lettre suivante.
- 13 Pour l'heure cependant, l'« Adieu » qui, pour la première fois dans la correspondance, signe la lettre IX donne à penser que la mise au jour par l'écriture de ce moment de terreur et d'animalisation pourrait bien entraîner une interruption de l'échange épistolaire. Tout se passe comme si la révélation des horreurs de l'esclavage au cœur de la nature américaine, celle-là même où herborise le naturaliste, privait du même coup le fermier, désormais en proie à une mélancolie aliénante, de sa liberté d'écrire. Car la caution de l'écriture réside tout entière dans sa capacité de présenter la nature locale sous la condition où elle établit la liberté du citoyen américain. Si l'échange reprend, c'est, semble-t-il, à la demande pressante de l'interlocuteur, qui prescrit un nouveau sujet et insiste pour que le fermier lui décrive les espèces indigènes de reptiles. Peut-être en raison de la symbolique chrétienne du serpent, la requête est reçue par James comme exorbitante ou, du moins, suspecte. En tout état de cause, la lettre X (« On Snakes ; and on the Humming-Bird ») s'ouvre sur une question en forme de reproche qui s'écarte quelque peu du registre déferent caractérisant jusque-là une correspondance entre esprits

éclairés, inégalitaire toutefois, car le fermier américain (supposé inculte) affiche une réticence à se livrer à l'activité trop policée de l'écriture qui convient mieux au gentilhomme européen, même s'il a fini par faire allégeance et s'est prêté à l'échange au nom d'un commun intérêt pour l'observation des choses naturelles et universelles :

Why would you prescribe this task? you know that what we take up ourselves seems always lighter than what is imposed on us by others. You insist on my saying something about our snakes; and, in relating what I know concerning them, were it not for two singularities, the one of which I saw, and the other I received from an eye-witness, I should have but very little to observe. (166)

- 14 S'interrogeant sur la raison de la requête, le fermier laisse poindre un doute quant aux intentions cachées de son interlocuteur : la question fait planer le soupçon sur ce destinataire, qui, sous couvert d'intérêt pour les animaux indigènes, pourrait bien amener le fermier à révéler la profonde compatibilité, voire la complicité, de la nature américaine avec le mal de l'esclavage. Mais les choses sont plus retorses si l'on garde en mémoire que cette correspondance est une fiction : la prescription du correspondant (« parlez-moi des serpents ») n'est rien d'autre qu'une feinte ou une stratégie d'écriture qui, tout en blâmant le destinataire pour le choix d'un tel sujet, permet néanmoins au narrateur de se lancer dans la description fascinée de la violence à l'œuvre dans l'animalité américaine et par là-même d'esquisser, sans jamais l'expliciter, une justification naturelle de l'esclavage qui pourrait s'accorder aux arguments des planteurs-tortionnaires à la fin de la lettre IX.

## Fables sauvages

- 15 De l'esclavage, en effet, il n'est plus expressément question dans la lettre X et si nous en voyons le spectre revenir insidieusement à l'occasion de l'exposé sur les reptiles, le texte nous contraint à endosser la responsabilité d'une telle vision, le mal étant, là encore, dans l'œil de celui qui le contemple. Parmi ces liens obliques, on peut remarquer que l'ouverture de la lettre interprète le geste d'écriture, non plus comme un libre échange entre citoyens du monde éclairé mais comme la soumission du colon américain aux exigences du destinataire européen. Naguère librement consentie lors du contrat épistolaire initial, cette soumission est maintenant vécue et dénoncée par l'Américain comme le résultat d'un abus de pouvoir exigeant une tâche sinon servile, du moins contrainte. Les épistoliers ne sont plus les esprits libres d'une république transatlantique des lettres (Cook, 1996), puisque le sujet (de la lettre) est imposé par l'autre, et du même coup, le sujet (l'auteur) de la lettre est assujéti par le destinataire. La lettre sur les serpents se donne (fictivement) comme le fruit d'un labeur forcé, bien différent du libre travail des abeilles dont la deuxième lettre faisait l'apologie. Ce n'est qu'une fois ceci posé, par quoi le fermier fait mine d'imputer la responsabilité d'un tel sujet au destinataire, que la description reprend son cours sur le mode naturaliste habituel, agrémenté par la relation d'anecdotes locales concernant la dangerosité de certaines espèces. Mais cette description est encore sélective : bien que la nature soit prodigue en reptiles dans ces régions méridionales, il est frappant que le fermier déclare ne vouloir s'attacher qu'aux espèces dont la piqure est mortelle. À l'exhaustivité méticuleuse de l'écriture naturaliste, le fermier préfère les effets rhétoriques ou émotionnels d'une écriture qu'on peut dire littéraire : espère-t-il que le sujet, assez spectaculaire et terrifiant, frappera davantage l'imagination de son lecteur ? Ou bien, au prétexte d'obliger son destinataire, fût-ce à contrecœur, laisse-t-il libre cours à sa propre

fascination pour ces espèces dangereuses, pour la violence américaine, celle dont il vient justement de montrer l'horreur dans la lettre IX sur l'esclavage ? Dans l'un ou l'autre cas, la dimension ekphrastique de l'exposé sur les reptiles lui permet en quelque sorte de reprendre la main, de s'emparer d'un sujet dont il prétend qu'il lui a été imposé par son destinataire et de le lui retourner comme une menace, un objet de terreur ou de subjugation aux deux sens du terme, à la fois séduction et sujétion. On est loin, dans la lettre X, des bons sentiments du début, de l'attitude benoîte de celui qui se décrivait comme « un fermier de sentiments ». La littérature reprend ses droits, elle affirme son pouvoir d'envoûtement (sur l'interlocuteur européen) mais pour cela, il lui faut quitter l'humble compte rendu de la vie rurale, laisser entrer le serpent dans l'éden américain, et dans le texte, ce qui échappe à la raison, à l'ordonnancement naturaliste et fait effraction comme ce qui s'adresse d'abord à l'imagination, au pathos, avec des effets de terreur qu'on peut qualifier de gothiques<sup>12</sup> (Goddu, 1997, 13-30).

- 16 Les espèces décrites sont en effet sélectionnées pour leur aspect spectaculaire et les ressources dramatiques qu'elles promettent. Vient d'abord le serpent noir, très agile, très beau, qui terrifie en particulier les Européens, qui paralyse ses proies (des oiseaux) par le pouvoir de son regard. Il est difficile d'empêcher que ces éléments narratifs n'entrent en résonance, dans l'esprit du lecteur, avec les oiseaux de proie qui dévorent l'esclave aux yeux énucléés de la lettre précédente. Puis vient le mocassin à tête cuivrée dont le venin provoque une mort rapide et terrible. Le narrateur rapporte un témoignage saisissant du seul cas mortel qu'il ait connu et il décrit en détail les symptômes cliniques de l'empoisonnement : gonflement du corps, changement de la couleur de la peau avec apparition de taches différemment colorées. Le poison induit une dénaturation qui agit, dans la description, comme un franchissement de la barrière des espèces : la victime se change en serpent et dès lors, il faut en redouter la bestialité meurtrière, s'en protéger ou la maîtriser. Celui qui porte dans son corps le poison du serpent – on pense de nouveau au poison métaphorique de l'esclavage, instillé dans la lettre IX – doit être contrôlé par la force des autres :

Let man beware of it. I have heard only of one person who was stung by a copperhead in this country. The poor wretch instantly swelled in a most dreadful manner; a multitude of spots of different hues alternately appeared and vanished on different parts of his body, his eyes were filled with madness and rage; he cast them on all present with the most vindictive looks, he thrust out his tongue as the snakes do; he hissed through his teeth with inconceivable strength, and became an object of terror to all by-standers. To the lividness of a corpse he united the desperate force of a maniac. They hardly were able to fasten him, so as to guard themselves from his attacks; when in the space of two hours death relieved the poor wretch from his struggles, and the spectators from their apprehensions. (166-67)

- 17 La violence naturelle, mais soudain surhumaine ou inhumaine, du sujet empoisonné ne peut être dominée que par une contre-violence de la communauté qui doit, pour sa sauvegarde, se défendre contre lui. Le texte esquisse ainsi un parallèle insidieux, et rigoureusement inexprimé, entre le supplice infligé à l'esclave, prétendument nécessaire à la préservation des planteurs blancs et la force qu'il faut déployer contre l'homme infecté par le serpent. Lue à rebours, la séquence des lettres IX et X peut suggérer que l'asservissement, le châtement, les mutilations imposés sont le seul recours pour protéger la communauté contre la violence du serpent mais aussi par ricochets, par association d'images<sup>13</sup>, de l'esclave noir, voire du Noir en tant que race – violence qui ne demande qu'à s'exercer, parce qu'elle est naturelle, innée et irrépressible. Or il y a bien moyen de

se prémunir contre les serpents : on peut soit les tuer, éventuellement les manger, comme les Indiens se régalaient de leur chair tendre qui s'avère étonnamment blanche, soit encore les apprivoiser « *tame* » (domestiquer, dompter), en italiques dans le texte, qui ne manque pas de rappeler les pigeons (*tame wild*) encagés et aveuglés, préfigurant eux-mêmes la figure du Noir supplicié. Une fois apprivoisé, une fois les crochets et les poches contenant le venin arrachés, le serpent est aussi fidèle à son maître, obéissant et docile, aussi familier qu'un bon chat. Il apprécie tout autant les caresses qu'on lui prodigue, comme – se dit-on, sans que le texte nous le souffle – les esclaves domestiques dans le Nord chérissent la bienveillance de leurs maîtres :

[T]he Indians often regale on them. When they find them asleep, they put a small forked stick over their necks, which they keep immovably fixed on the ground, giving the snake a piece of leather to bite, and this they pull back several times with great force, until they observe their two poisonous fangs torn out. Then they cut off the head, skin the body, and cook it as we do eels; and their flesh is extremely sweet and white. I once saw a *tamed one*, as gentle as you can possibly conceive a reptile to be, it took to the water and swam whenever it pleased; and, when the boys to whom it belonged called it back, their summons was readily obeyed. It had been deprived of its fangs by the preceding method; they often stroked it with a soft brush, and this friction seemed to cause the most pleasing sensations, for it would turn on its back to enjoy it, as a cat does before the fire. (167)

- 18 Or les crochets qu'il faut extraire, pour rendre la bête inoffensive et docile, sont logés dans des cavités appelées « sockets », mot qui est apparu à propos de l'esclave en cage pour désigner les orbites vides (« hollow sockets ») de ses yeux. Là encore, une sorte de logique associative et enfouie s'insinue dans l'esprit du lecteur. Enlever les crochets du reptile pourrait bien avoir la même fonction protectrice, apotropaïque, qu'arracher les yeux de l'esclave – ces yeux qui assurent au serpent sa domination prédatrice par l'hypnose des victimes.
- 19 Le narrateur de la lettre lui-même n'est pas à l'abri de ce pouvoir hypnotique. Le serpent noir en particulier présente pour lui beaucoup d'attraits. Il retient son attention, suscite une réelle admiration, avant tout, parce que de prime abord, il ne fait naître aucune idée de danger :

The black snake, on the contrary, always diverts me, because it excites no idea of danger. Their swiftness is astonishing; they will sometimes equal that of an horse; at other times they will climb up trees in quest of our tree toads, or glide on the ground at full length. On some occasions, they present themselves half in the reptile state, half erect. Their eyes and their heads in the erect posture, appear to great advantage: the former display a fire which I have often admired, and it is by these they are enabled to fascinate birds and squirrels. When they have fixed their eyes on an animal, they become immovable, only turning their head sometimes to the right and sometimes to the left, but still with their sight invariably directed to the object. The distracted victim, instead of flying its enemy, seems to be arrested by some invincible power; it screams; now approaches, and then recedes; and after skipping about with unaccountable agitation, finally rushes into the jaws of the snake, and is swallowed, as soon as it is covered with a slime or glue to make it slide easily down the throat of the devourer. (169)

- 20 Distract de la dangerosité du serpent par la beauté de son corps, par la posture mirampante, mi-dressée, qui l'anthropomorphise, voire le sexualise, le narrateur risque-t-il lui aussi de subir le même sort que les proies animales ? On se demande s'il faut entendre un gallicisme dans « distracted » (« distrait » plutôt qu'« affolé ») qui rapproche l'observateur humain de la victime animale et montre un narrateur aussi intrigué et

captivé par le spectacle du serpent que l'écureuil ou l'oiseau. Le prix à payer pour une telle attraction n'est rien moins que l'ingestion pure et simple du corps qui se précipite entier dans la gueule du reptile, sans être démembré. Incorporation totale, sans reste, absorption d'une créature dans une autre, et peut-être aussi d'une race par une autre : c'est ce que suggère discrètement une évocation à travers laquelle le narrateur américain, communiquant à la fois sa terreur et sa fascination, tient le lecteur en respect et justifie peut-être en sous-main la prophylaxie barbare contre le « poison de l'esclavage ».

- 21 Mais plus encore se joue là : le dernier moment de la lettre sur les serpents et les colibris installe une scène bucolique qui va servir de cadre à la scène d'écriture – un morceau de bravoure, où l'auteur de la lettre décrit, en termes quasi épiques, le combat entre un serpent noir et un grand serpent d'eau. Le décor scénique a été planté (à tous les sens du terme) par le narrateur, qui a fait pousser des arbres de chanvre dans un endroit humide où viennent aussi spontanément des plantes grimpantes qui s'accrochent aux troncs, le tout formant une paisible tonnelle, où le fermier peut se percher et contempler à sa guise les merveilles de la nature. Avant d'en revenir aux serpents, le scripteur se détourne un moment du sujet prescrit pour se livrer à la description d'une autre espèce indigène, celle du colibri, « humming-bird », la plus petite et la plus belle des espèces ailées. Cette page, en forme de libre excursus n'est pas dénuée d'effets picturaux et littéraires très calculés, qui, de nouveau, tissent un lien tacite avec la scène de l'esclave et celle, à venir, du combat des serpents. La beauté captivante de cet animal, mi-oiseau, mi-insecte, au plumage spectaculairement coloré, qui aspire le suc des calices, tout en se maintenant constamment en vol par le battement ultrarapide de ses ailes, pourrait sembler en harmonie avec la douceur sensuelle du théâtre de verdure. Pourtant ce prodige bariolé, l'élégant colibri qui, en dépit de son bec pointu et tranchant, se nourrit en laissant les fleurs intactes, est lui aussi sujet à d'inexplicables accès de rage, que le narrateur se complaît visiblement à rapporter. Il arrive en effet que l'oiseau soit pris de fureur et se mette à lacérer les fleurs qu'il butine et sans raison manifeste, les déchiquète en lambeaux. Là encore le lecteur aura gardé en mémoire les chairs de l'esclave déchirées par les oiseaux et les insectes. La digression s'achève sur l'observation des yeux de l'oiseau, qui semblent des diamants et reflètent la lumière de toutes parts :

When it feeds, it appears as if immovable though continually on the wing ; and sometimes, from what motives I know not, it will tear and lacerate flowers into a hundred pieces : for, strange to tell, they are the most irascible of the feathered tribe. Where do passions find room in so diminutive a body ? They often fight with the fury of lions, until one of the combatants falls a sacrifice and dies. When fatigued, it has often perched within a few feet of me, and on such favourable opportunities. I have surveyed it with the most minute attention. Its little eyes appear like diamonds, reflecting light on every side : most elegantly finished in all parts it is a miniature work of our great Parent ; who seems to have formed it the smallest, and, at the same time the most beautiful of the winged species. (170)

- 22 Déjà la mention du combat mortel entre deux colibris qui se battent avec la férocité des grands fauves, préfigure, à l'échelle minuscule de l'oiseau, le corps à corps qui va suivre. À nouveau le texte souligne le motif du regard, de l'œil qui hypnotise, et du regard humain de l'observateur irrésistiblement captivé par le spectacle, non d'une nature harmonieuse, mais de l'irruption spontanée d'une sauvagerie dont on ne peut rendre raison, sans qu'elle porte atteinte à la beauté de l'animal. Dans l'hypotypose qui clôt la lettre X, on est aux antipodes du registre sentimental qui prévalait dans les premières lettres, promouvant une sympathie humaine naturelle à l'origine du contrat libéral. Centré sur la sauvagerie bestiale, le texte abandonne la veine charitable qu'il affichait encore dans la

description de l'esclave. Il n'y a ici ni sympathie, ni empathie : le narrateur s'émancipe de la veine sentimentale qui fonde l'utopie naturelle d'une communion universelle entre hommes de bonne volonté, inspirés par l'instinct de survie dont les bêtes donnent l'exemple, pour s'abandonner à la pure contemplation du spectacle sublime qu'offre la cruauté animale :

As I was one day sitting solitary and pensive in my primitive arbour, my attention was engaged by a strange sort of rustling noise at some paces distant. I looked all around without distinguishing anything, until I climbed one of my great hemp stalks; when, to my astonishment, I beheld two snakes of considerable length, the one pursuing the other, with great celerity, through a hemp-stubble field. The aggressor was of the black kind, six feet long; the fugitive was a water snake, nearly of equal dimensions. They soon met, and, in the fury of their first encounter, they appeared in an instant firmly twisted together; and whilst their united tails beat the ground, they mutually tried with open jaws to lacerate each other. What a fell aspect did they present! Their heads were compressed to a very small size, their eyes flashed fire; and, after this conflict had lasted about five minutes, the second found means to disengage itself from the first, and hurried toward the ditch. Its antagonist instantly assumed a new posture; and, half creeping and half erect, with a majestic mien, overtook and attacked the other again, which placed itself in the same attitude, and prepared to resist. The scene was uncommon and beautiful; for, thus opposed, they fought with their jaws, biting each other with the utmost rage; but, notwithstanding this appearance of mutual courage and fury, the water snake still seemed desirous of retreating toward the ditch, its natural element. This was no sooner perceived by the keen-eyed black one, than, twisting its tail twice round a stalk of hemp, and seizing its adversary by the throat, not by means of its jaws, but by twisting its own neck twice round that of the water snake, pulled it back from the ditch. To prevent a defeat, the latter took hold likewise of a stalk on the bank, and, by the acquisition of that point of resistance became a match for its fierce antagonist. Strange was this to behold; two great snakes strongly adhering to the ground mutually fastened together by means of the writhings, which lashed them to each other, and, stretched at their full length, they pulled but pulled in vain; and in the moments of greatest exertions that part of their bodies which was entwined, seemed extremely small, while the rest appeared inflated, and now and then convulsed with strong undulations, rapidly following each other. Their eyes seemed on fire, and ready to start out of their heads [...]. (171-72).

- 23 Le ressort littéraire du texte repose ici en partie sur le contraste entre le cadre naturel paisible qui sert de poste d'observation et le déchaînement de la scène observée. Alors que le berceau de verdure, soigneusement œuvré par l'action rationnelle du cultivateur, fournit un site d'où il peut contempler à loisir l'herbe luxuriante de ses champs, la prospérité de ses chevaux, de ses poulains, bref de sa propriété, la mêlée furieuse des reptiles met cette nature sympathique en continuité avec une autre, où domine une conflictualité qui se situe au-delà du bien et du mal, mais procure néanmoins une intense jouissance esthétique : grimpé dans un arbre qu'il a lui-même planté, le fermier assiste à une scène pleine de bruit et de fureur qui saisit par elle-même. Deux grands reptiles s'affrontent, enroulant leur queue autour des troncs de chanvre, se prenant à la gueule, étirant leur corps autant que l'élasticité le permet, changeant de forme, entremêlant leurs corps. Nulle signification allégorique, nul commentaire anthropomorphique, ne relèvent le récit. La scène est avant tout donnée à voir et à sentir, dans la puissance quasi érotique de sa sauvagerie. Si nous voulons lire dans le triomphe du beau serpent noir une fable angoissée du prix à payer pour l'attrait des espèces noires, ou encore une métaphore de la violence raciale toujours prête à éclater, à nous d'en décider, mais le fermier, pour sa part, s'abstient d'une telle glose.



- 24 Ce qui trouble le lecteur ne provient que de l'effet produit par la juxtaposition de ces scènes, qui s'enchaînent de façon purement associative, sans causalité, sans commentaire, comme une fable qui resterait sans morale. Si l'on regarde de près la description de ce que le fermier appelle sa « tonnelle primitive », emblème d'une collaboration fructueuse entre l'homme et une nature bienveillante, c'est-à-dire qui consent à son appropriation, on y verra déjà les marques d'une continuité avec la nature violente et réfractaire à toute captation sentimentale ou économique. Les plantes grimpantes (« creeping » en anglais, comme les serpents) s'entremêlent aux arbres de chanvre (« hemp »), arbres bien droits, (« erect » en anglais, comme le sont aussi les serpents, « half creeping, half erect »). Rappelons au passage que le chanvre est ce dont on fait les cordes, cordes qui servent à ligoter, à attacher, ou à suspendre des cages dans des arbres bien droits où on laisse mourir les esclaves, au nom de la préservation légitime d'une classe de propriétaires. Une telle consanguinité lexicale entre nature sympathique et nature antipathique<sup>14</sup> pourrait bien suggérer que l'une cache l'autre, que la bienveillance de la nature, fondant les communautés affranchies, n'est que le déguisement idéologique ou du moins terminologique qui fait la prospérité des uns au détriment de la vie des autres. Le plaisir qu'il y a dans cette domination économique – plaisir du propriétaire qui regarde croître ses biens, contentement du planteur qui se prémunit contre la rébellion de ses esclaves – théoriquement fondé sur la sympathie naturelle et la fraternité humaine apparaît ici sous son jour sombre : la jouissance devant le pur spectacle d'un antagonisme dont on se tient écarté. L'observateur, en effet, perché dans son arbre, se tient à bonne distance de la sauvagerie, dont le spectacle lui procure un simple mais intense plaisir scopique. Cantonné dans un ordre naturel étranger aux choses humaines, le déploiement sensationnel de la sauvagerie animale n'appelle bien sûr aucune identification, aucune allégorisation. On peut donc en jouir sans réserve, et d'autant plus qu'on est assuré d'en rester indemne. Or cette scène, dans son dispositif théâtral, renverse les positions du spectacle de l'esclave engagé. Celui qui se trouvait alors dans l'arbre était offert au regard du Blanc, tandis que le Noir était privé de la vue. Ici, le Blanc regarde d'en haut des serpents qui ne le voient pas et dont les yeux paraissent prêts à sortir de la tête. En un sens, les places se sont échangées, mais le privilège du regard distancié n'a pas changé de camp. A rebours donc, la sympathie pour l'esclave, qui n'empêche pas le fermier d'aller dîner chez les planteurs à l'origine de ce spectacle, n'est que le masque de la violence foncière, de l'antipathie qui sous-tend le contrat social naturel. La posture compassionnelle pour l'esclave laisse malgré tout l'observateur blanc à distance de ce qui lui apparaît comme une altérité aussi radicale que celle des serpents. La cruauté arbitrairement exercée à l'encontre d'un autre, déshumanisé, exclu des circuits de fraternité et de justice, pourrait même venir secrètement ou inconsciemment conforter la situation enviable du spectateur qui échappe à ce sort. Au cœur de la sympathie s'insinue alors un procès de dés-identification qui prémunit contre les dangers d'une société de solidarité avec les hommes ou avec les bêtes, dans laquelle la sauvagerie pourrait brutalement changer de camp. Les transferts lexicaux d'une lettre à l'autre, le motif récurrent de la contamination, l'antagonisme entre les espèces, leur absorption les unes dans les autres trahissent l'inquiétude que fait naître la rupture des hiérarchies sociales ou naturelles à l'horizon d'une société de sympathie. Le dispositif théâtral de la lettre IX, reconsidéré à travers celui de la lettre X, rétablit en quelque sorte une différence salutaire entre l'observateur compassionnel et celui qui souffre, garantissant que leurs sorts ne soient pas interchangeables.

- 25 Pour finir, l'agencement littéraire des lettres offrant au lecteur européen une association inarticulée entre le spectacle pathétique de l'esclavage et les images sublimes et terrifiantes d'une animalité violente établit une solution de continuité entre les deux épistoliers dans une correspondance d'abord imaginée comme un échange « sympathique » entre citoyens d'une république universelle des Lumières. Seul le changement de narrateur et de point de vue, à la onzième lettre, permet de faire retour à une vision pacifiée et progressiste qui renoue avec l'idylle des premières lettres : le regard humaniste de l'aristocrate russe narrant sa visite dans le havre botanique du Quaker Bertram, qui a affranchi ses esclaves et s'occupe ici davantage de plantes que de bêtes<sup>15</sup>, apparaît comme une ultime tentative pour restaurer la validité de l'utopie américaine, avant que le fermier, sous la pression des vicissitudes de l'histoire, n'y renonce définitivement, dans la douzième et dernière lettre, pour fuir vers les terres sauvages<sup>16</sup>. Entretemps, la lettre X aura mis en scène les animaux américains dans le déploiement d'une fable autochtone qui s'éloigne du mythe des sociétés libérales. Plus grande, plus monstrueuse, plus radicale, la violence en Amérique est aussi un réservoir d'images sublimes – esclaves, serpents, colibris –, dont la puissance imaginaire s'impose au fermier-écrivain qui s'affranchit de la domination littéraire de son lecteur européen. Au fil des lettres, l'écriture naturaliste se défait peu à peu de son enrôlement dans un discours apologétique pour enregistrer une bestialité autochtone à laquelle elle consent à faire droit. Il ne s'agit pas forcément, comme on l'a souvent dit, d'un parcours de désillusion, mais plutôt d'une métamorphose du regard qui se dépouille et se libère des valeurs allégoriques que le discours naturaliste est enjoint de porter. Faisant fond sur la sauvagerie en Amérique, le colon américain dénonce le contrat épistolaire qui fonde les communautés sympathiques et renverse, par un rapport de force littéraire, le lien d'allégeance à l'Europe. La sauvagerie américaine, inassimilable par le mythe d'une société de bons sentiments, fait entrer de plain-pied l'écriture naturaliste dans une littérature capable de reconnaître ses fabuleuses figures indigènes.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ALLEN, Gay Wilson et Roger ASSELINEAU, *St John de Crèveœur: The Life of an American Farmer*, New York, Viking, 1987.

BÉRANGER, Jean, « The Desire of Communication: Narrator and Narratee in *Letters from an American Farmer* », *Early American Literature*, 12, 1977, 73-85.

CARLSON, David, « Farmer versus Lawyer: Crèveœur's Letters and the Liberal Subject », *Early American Literature*, 38, n° 2, 2003, 257-79.

CHEVIGNARD, Bernard, « St John de Crèveœur in the Looking Glass: *Letters from an American Farmer* and the Making of a Man of Letters », *Early American Literature*, 19, n° 2, 1984, 173-90.

CHEVIGNARD, Bernard, *Michel Saint-John de Crèveœur*, Paris, Belin, 2004.

COOK, Elizabeth Heckendorn, *Epistolary Bodies, Gender and Genre in the Eighteenth-Century Republic of Letters*, Stanford, Stanford University Press, 1996.



- CRÈVECŒUR, J. Hector St John de, *Letters from an American Farmer*, Oxford, Oxford University Press, 1998.
- DERAIL-IMBERT, Agnès, « *Letters from an American Farmer*, ou une Amérique sans histoire », *RFEA*, 118, 2008, 10-29.
- JEFFERSON, Thomas, *Notes on the State of Virginia*, ed. William Peden, New York, Norton, 1972.
- GODDU, Teresa A., *Gothic America: Narrative, History and Nation*, New York, Columbia University Press, 1997.
- GRABO, Norman S., « Crèveœur's American: Beginning the World Anew », *William and Mary Quarterly*, 48, n° 2, 1991, 159-71.
- HOLBO, Christine, « Imagination, Commerce and the Politics of Associationism in Crèveœur's *Letters from an American Farmer* », *Early American Literature*, 32, n° 1(1997), 20-65.
- OSBORNE, Jeff, « American Antipathy and the Cruelties of Citizenship in Crèveœur's *Letters from an American Farmer* », *Early American Literature*, 42, n° 3, 2007, 529-53.
- PHILBRICK, Thomas, *St John de Crèveœur*, New York, Twayne, 1970.
- PHILBRICK, Nathaniel, « The Nantucket Sequence in Crèveœur's *Letters from an American Farmer* », *The New England Quarterly*, 64, n° 3, 1991, 414-32.
- RAYNAL, Guillaume, Thomas, François, *A Philosophical and Political History of the Settlements and Trade of the Europeans in the East and West Indies*, Londres, Strahan, Cadell and Davies, 1798.
- REGIS, Pamela, *Describing Early America: Bartram, Jefferson, Crèveœur and the Influence of Natural History*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1999.
- STONE, Albert E., « Introduction », *Letters from an American Farmer and Sketches of 18<sup>th</sup>-Century America*, St J. Hector St John de Crèveœur, New York, Penguin, 1963.

## NOTES

1. La dédicace à l'abbé Raynal, qui tend à accréditer une proximité de pensée entre le dédicataire et le signataire Hector St John, sera supprimée de l'édition française des *Lettres* de 1784. L'ouvrage de Raynal, *Histoire des Deux Indes*, publié clandestinement en 1770 avait en effet été condamné dans la France monarchique. Au moment de la parution de l'édition anglaise de *Letters*, la monumentale somme de Raynal qui retraçait l'expansion européenne outremer avait connu plusieurs publications françaises et anglaises. La dédicace plaçait ainsi *Letters* dans le sillage d'un ouvrage de grande notoriété. Cependant, si Crèveœur est de fait influencé par Raynal, il ne partage sans doute pas son anti-colonialisme. Proche des Encyclopédistes, en particulier Diderot et Helvétius, Raynal développe en effet une critique radicale de l'entreprise coloniale européenne. (Raynal, 1798)
2. Dans l'ensemble, l'île de Nantucket, bien que peuplée de pêcheurs et non de paysans, répond aux critères d'une république vertueuse : industriels et frugaux, attachés aux liens familiaux, préservant une simplicité de mœurs, les habitants de Nantucket donnent l'exemple d'un commerce humaniste, qui a su rejeter l'esclavage. Dans le détail cependant, comme l'a montré Nathaniel Philbrick, la série des cinq lettres consacrées à Nantucket laisse poindre certaines inquiétudes quant à la stabilité de cette société. (Philbrick, 1999)
3. John Bartram (1699-1777), ami de Jefferson et de Crèveœur, naturaliste américain de renom international, fut l'un des fondateurs de l'American Philosophical Society, que Jefferson devait présider. Il planta dans sa propriété près de Philadelphie le premier jardin botanique américain.

Collectant des spécimens de plantes et d'animaux au cours d'excursions jusqu'en Floride et au Canada, il entretint des échanges scientifiques avec les cercles européens d'histoire naturelle. Comme le mentionne la lettre XI, il fut l'un des premiers Américains à maîtriser la nomenclature de Linné, dont le *Systema Naturae* était paru en 1735.

4. Jean Béranger suggère que le modèle du destinataire de James, Mr. F.B., versé dans les mathématiques, l'astronomie et la botanique, pourrait être Dr Fotherhill, qui fut le « patron » du botaniste américain John Bartram (Béranger, 1977, 74). Manifestement, Mr F.B. a engagé le fermier américain dans le but de recevoir de lui des spécimens du Nouveau Monde et des comptes rendus naturalistes.

5. Albert Stone, dans son introduction à l'édition Penguin, voit dans *Letters* une romance typiquement américaine (« a prototypical American Romance ») qui, combinant l'idyllique et le mélodramatique, répond aux critères du genre tels que Richard Chase les définit dans *The American Novel and Its Tradition*.

6. Pour le détail biographique d'une vie rocambolesque, voir les biographies de Thomas Philbrick, de Roger Asselineau, ou de Bernard Chevignard.

7. Longtemps considéré comme un artefact littéraire singulier, le texte de *Letters*, comme l'a bien montré Pamela Regis, emprunte pourtant à la tradition des récits de voyage et à celle de l'histoire naturelle (Regis, 1999).

8. Ce procès fait au Nouveau Monde par des savants et des philosophes de l'Ancien est argumenté par des hommes qui appartiennent au camp des Lumières, comme Buffon, Voltaire, ou Raynal. Il faut rappeler cependant que ce dénigrement (de la part d'hommes qui n'ont jamais traversé l'Amérique) est aussi un anti-colonialisme qui constate que l'Amérique a été dévastée par la conquête. Déprécier le continent vise aussi à décourager la colonisation, au motif moral de la sauvegarde des indigènes et pour éviter l'hémorragie des populations européennes.

9. Les animaux jouent un rôle majeur dans la réfutation de Jefferson. En construisant sa table des quadrupèdes américains, Jefferson commence par le mammoth et défend l'idée que le mastodonte dont il fait exhumer des ossements, fait non seulement la preuve de la grande taille des espèces, mais qu'il est toujours vivant en Amérique, plus à l'ouest, dans des régions encore inexplorées. L'intérêt pour le mégalonyx (lion géant) procède sans doute de la même intention polémique. Les deux arguments – scientifique et patriotique – sont en réalité ligués. Si l'Amérique fournit des espèces encore manquantes dans le tableau du vivant, c'est bien qu'elle s'inscrit dans la vaste économie vitale de la nature : « The white bear of America is as large as that of Europe. The bones of the Mammoth which have been found in America, are as large as those found in the old world. It may be asked, why I insert the Mammoth, as if it still existed ? I ask in return, why I should omit it, as if it did not exist ? Such is the economy of nature, that no instance can be produced of her having permitted any one race of her animals to become extinct ; of her having formed any link in her great work so weak as to be broken. To add to this, the traditionary testimony of the Indians, that this animal still exists in the northern and western parts of America, would be adding the light of a taper to that of the meridian sun. » (Jefferson, [1972], 53)

10. « made blind » dit le texte, plutôt que « blinded », dans un euphémisme qui laisse planer l'incertitude quant à la façon dont les oiseaux ont été privés de la vue.

11. David Carlson analyse les contradictions entre la loi de la terre à la base du contrat libéral lockien et sa perversion légaliste, telle qu'elle apparaît dans *Letters* (Carlson, 2003)

12. Teresa A. Goddu montre comment le discours gothique du déclin, de la folie ou de la violence met en péril dans *Letters* la fable idéale d'ordre et d'équilibre que le livre, dans la veine des Lumières, s'emploie à raconter.

13. Christine Holbo montre comment la logique associative qui prévaut dans *Letters* confère au texte son instabilité caractéristique et rend compte des nombreuses contradictions dont le narrateur fait preuve. L'imagination, qui procède par libre association l'empêche d'unifier

l'identité américaine et diffracte son discours entre des visions différentes, souvent antagoniques du monde politique ou naturel qu'il décrit (Holbo, 1997)

14. Jeff Osborne développe la thèse selon laquelle le motif de la sympathie fait l'objet dans *Letters* d'une critique parodique qui laisse apparaître l'antipathie au fondement d'une société libérale et fraternelle (Osborne, 2007)

15. Le retour à la botanique est aussi une façon de faire rentrer les bêtes et leur violence dans les coulisses du texte.

16. J'ai montré ailleurs comment la fuite vers les terres sauvages et la culture indienne équivaut aussi à un renoncement à l'écriture qui a toujours partie liée avec l'histoire et la loi que *Letters* tient pour responsables de la destruction de l'utopie coloniale (Derail-Imbert, 2008)

## RÉSUMÉS

Le discours naturaliste, qui sert de cadre intellectuel au narrateur de *Letters from an American Farmer* de Crèvecoeur, s'appuie sur l'observation des animaux autochtones pour faire l'éloge d'une société de liberté, où la relation harmonieuse avec le milieu naturel garantit l'affranchissement du cultivateur américain. Cette vision idéalisante est compromise par l'horreur de l'esclavage qui conduit le narrateur à conclure que la civilisation n'est qu'un état de nature où l'homme est une bête de proie qui s'emploie à asservir ses semblables. Après cet essai philosophique, le récit naturaliste reprend avec un exposé sur les reptiles, dont les mœurs violentes ne sont pas sans évoquer l'esclavage, comme si la servitude et son cortège de violences étaient une loi naturelle. Si la brutalité des bêtes invalide le mythe d'une société de sympathie, elle libère néanmoins l'écriture de l'allégeance à cette utopie et lui laisse la chance de faire droit aux figures natives d'une sauvagerie américaine.

The historical naturalist discourse, which serves as an epistemological framework to the narrator of Crèvecoeur's *Letters from an American Farmer*, draws upon the observation of local animals in order to praise a society of freedom, in which the American farmer's autonomy depends on the harmonious relationship with his natural environment. This idealized vision is shattered by the horror of slavery which prompts the narrator to conclude that civilization is only a state of nature where man is "an animal of prey" ready to enslave others. In the sequel to this philosophical essay, the narrator resumes his naturalist account with the description of local reptiles, whose murderous behavior hardly fails to evoke slavery, as if servitude and the violence it entails were merely a law of nature. While animal brutality invalidates the myth of a society of sympathy, it nevertheless frees the discourse from its subordination to such utopia, and allows the text to engage with the native figures of American savagery.

## INDEX

**Keywords :** animals, liberty, natural history, servitude, slavery, social contract, sympathy, violence, wild fables

**Mots-clés :** animaux, contrat social, esclavage, fables sauvages, histoire naturelle, liberté, servitude, sympathie, violence

AUTEUR

**AGNÈS DEMAIL-IMBERT**

Université Paris-Sorbonne et ENS Ulm